

Histoires de vie : héritage familial et trajectoire sociale

par VINCENT DE GAULEJAC

Toutes les destinées individuelles se déploient entre histoire familiale et rapports sociaux. A mi-chemin de la formation, de la recherche et de la thérapie, la sociologie clinique tente de démêler les nœuds des histoires de vie.

Toutes les destinées individuelles se déploient entre histoire familiale et rapports sociaux. A mi-chemin de la formation, de la recherche et de la thérapie, la sociologie clinique tente de démêler les nœuds des histoires de vie.

Jacques a cinquante ans. C'est un homme grand, fort, qui s'exprime avec retenue et clarté. Après une carrière très brillante dans l'informatique, il se retrouve au chômage. Au moment de notre rencontre, il arrive en fin de droits. Il est habité à la fois par l'urgence de retrouver un emploi et par la nécessité de comprendre ce qui lui est arrivé : « Qu'est-ce que j'ai fait pour en arriver là ? Je voudrais bien rencontrer des éléments d'explication qui me permettent d'en sortir. Je suis forcément acteur quelque part. Quelle pièce je joue depuis trente ans ? »

Ces questions, Jacques tente d'y répondre en participant aux séminaires « Roman familial et trajectoire sociale » que nous animons, et que nous avons conçus avec Michel Bonetti et Jean Fraisse.

Le terme « roman familial » renvoie à un fantasme, analysé par Freud, selon lequel les enfants abandonnés, et par extension tous les enfants malheureux, imaginent qu'ils sont issus d'une lignée prestigieuse et qu'un jour la vérité éclatera sur leur origine véritable. Ce fantasme permet d'une part de corriger la réalité, en s'inventant une vie plus estimable, et de supporter d'autre part la réalité, en allégeant le poids de la contingence et du caractère inéluctable de cette destinée. Le roman familial désigne également les histoires de famille que l'on transmet de génération en génération. Mais entre l'histoire « objective » et le récit « subjectif », il y a un écart qui permet de réfléchir sur la dynamique des processus de transmission, et ce qu'ils recèlent. Le roman familial doit être contextualisé dans un repérage sociologique des positions sociales, économiques, culturelles, tant dans la généalogie que dans l'histoire personnelle du sujet. L'individu est en effet multidéterminé, socialement, inconsciemment, biologiquement, et ces déterminations multiples le confrontent à des contradictions qui l'obligent à faire des choix, à trouver des « réponses », des issues, des échappatoires.

L'individu social

La question se pose alors de saisir ces différentes dimensions et de comprendre comment elles s'articulent entre elles. Il s'agit donc d'analyser dans quelle mesure les destins individuels, quelle que soit leur irréductible singularité, sont conditionnés par le champ social dans lequel ils s'inscrivent ; de montrer comment les rapports sociaux, tels qu'ils existent à un moment donné, et tels qu'ils ont évolué, vont influencer la vie d'un individu, c'est-à-dire ses manières d'être, de penser, ses choix affectifs, idéologiques, professionnels, économiques, etc. ; de saisir la dialectique existentielle entre l'individu produit de l'histoire et l'individu producteur d'histoire, entre l'individu objet de ses conditions concrètes d'existence et l'individu qui cherche à se positionner en sujet de cette histoire.

Comme l'a écrit l'un des participants à ce travail : « Je commençais à réaliser que ma situation psychologique personnelle n'était pas séparable de la situation socio-économique de ma famille, que les mécanismes d'identification jouent aussi sur un mode social, et que ce n'est pas simplement une affaire de complexe d'OEdipe qui coince. Cette approche m'a permis de réaliser pleinement que j'étais, bien sûr, le fils de mon père et de ma mère, mais que j'étais aussi le fils d'un paysan devenu manoeuvre et d'une domestique devenue laveuse et mère de famille, et que ce vécu social était intrinsèquement lié à l'histoire de mes relations infantiles (1) . »

Toute l'expérience biographique d'un individu marque son développement et le constitue comme un être psychosocial historique. En ce sens, l'inconscient est appréhendé comme l'ensemble des conditions sociales de production d'un individu que celui-ci cherche à nier, à oublier, à occulter : « L'inconscient n'est jamais en effet que l'oubli de l'histoire que l'histoire elle-même produit en réalisant les structures objectives qu'elle engendre dans ces quasi-natures que sont les habitus. Histoire incorporée, faite nature, et par là oubliée en tant que telle. L'habitus est la présence agissante de tout le passé dont il est le produit (2) . » Cette dimension sociale de l'inconscient se repère particulièrement chez tous ceux qui changent de position sociale. Que ce soit chez le « parvenu » qui se positionne ailleurs que là d'où il vient, ou chez le « déclassé » qui a intériorisé des habitus non conformes à la position objective qu'il occupe, on peut voir comment les situations sociales engendrent des

conflits dont l'interprétation purement psychologique occulte la genèse socio-historique. Nous allons voir comment l'histoire de Jacques peut illustrer les différentes facettes de cette démarche, en particulier l'intrication des déterminismes psychiques et sociaux dans les choix et les ruptures de l'existence. Le père de Jacques, Roger, était garagiste dans un petit village de l'Allier. Violette, la mère de Jacques, est la fille de Marie, femme de ménage chez un châtelain. Un secret plane sur sa naissance. Il semble que Marie ait été engrossée par ce « noble » personnage quand elle avait seize ans. Jacques a longtemps cru que Jean, qui vivait avec Marie, était son vrai grand-père. Ils étaient tous les deux ouvriers. Violette a eu une enfance difficile, « elle a été élevée à coups de pieds et à coups de gifles » nous dit-il.

Le mystère sur la naissance de Violette est alimenté par le souvenir d'une scène qui a pris une importance particulière dans l'histoire de Jacques : « Ma mère a été placée très tôt, à quinze ans elle travaillait dans une blanchisserie. Un notable bien habillé, avec une position sociale évidente, est passé devant la devanture. Il l'a regardée longuement et lui a dit "toi, tu ne devrais pas être là". Elle ne l'a jamais revu. »
La subjectivité des histoires de vie

Roger et Violette se rencontrent à un bal. Ils auront cinq enfants, quatre garçons puis une fille. Jacques est le quatrième. « Elle a pleuré quand je suis né parce qu'elle ne voulait pas de moi. Elle en avait marre d'avoir des garçons. Elle n'a pas voulu me prendre dans ses bras. » Le sentiment de Jacques d'avoir été rejeté ainsi à sa naissance vient en contradiction avec l'opinion de ses frères qui perçoivent Jacques comme le préféré. Ce décalage entre le point de vue de Jacques sur sa naissance et celui de ses frères sur son statut de « préféré » montre le caractère subjectif d'une histoire de vie.

Jacques est très attaché à sa mère. Sa scolarité se déroule sans histoire. Après cinq années de pension, il passe le bac et devient surveillant dans un lycée. Il s'inscrit aux Beaux-Arts puis monte à Paris sans projet particulier : « J'avais entendu parler de l'informatique, ça payait bien. Je suis recruté par une grande compagnie d'assurances en 1968, dans une recherche d'entreprise, de salariat, d'argent... »

Jacques entre alors dans « son époque glorieuse », une ascension continuelle pendant plus de vingt ans. Il passe un diplôme d'ingénieur au Conservatoire national des arts et métiers en 1984, un mois après la mort de son père, ce qui fait dire à sa mère « papa serait content s'il avait vu ça ». En 1987, il prépare un DESS de gestion des ressources humaines : « Je cherchais à me prouver quelque chose, être à la hauteur des gens que je rencontrais, des ingénieurs que j'encadrais. » Etudiant brillant, son mémoire est primé et publié. Il travaille alors comme chef de service dans une grande entreprise multinationale : « Je ne sais pas ce qui s'est passé. On pensait me mettre au poste de directeur du service informatique, j'ai bossé comme un fou pendant cinq ans et je suis licencié du jour au lendemain sans aucun avertissement. »

La chute de Jacques

Pourquoi ce licenciement brutal ? Jacques n'a commis aucune faute professionnelle, ce qui sera reconnu par un jugement du tribunal des Prud'hommes. Pourtant, il semble avoir, pour une part, provoqué le conflit qui aboutira à son licenciement. Jeune cadre brillant, il n'a cessé de montrer à ses supérieurs hiérarchiques qu'ils sont incompétents. Il s'oppose à un célèbre cabinet de consultant qu'il accuse de voler l'entreprise. Il critique les orientations du secrétaire général qui retarde la restructuration du système informatique qu'il avait conçu. Il remet en cause les orientations des autres dirigeants de l'entreprise. Le P-DG de l'entreprise, dont il pensait avoir la protection, décide alors de le licencier, sans que Jacques, dans un premier temps, comprenne pourquoi : « Ça fait trois ans, mais c'est encore très présent... après vingt-trois ans d'ascension continue, j'ai vécu une chute brutale, comme si j'étais remis à ma place, comme si je n'étais pas de la famille des cadres, des dirigeants de haut niveau, je ne devais pas être là... »

Plusieurs éléments s'articulent ici dans un entrelacs entre l'histoire personnelle de Jacques, celle de son père et celle de sa mère. On trouve ici un thème récurrent : Jacques fait un parallèle entre le sentiment de ne pas être à sa place professionnellement et sa naissance : « Je n'étais pas à ma place au moment de ma naissance dans les bras de ma mère... Je ne devais pas être là. » Cette dernière phrase est aussi celle prononcée par le notable à sa mère. On perçoit un premier collage entre le sentiment d'illégitimité qui habite Violette du fait de sa naissance et le sentiment de Jacques de ne pas avoir été désiré par sa mère. Par ce biais, il partage la souffrance de sa mère. Comme elle, il est rejeté à la naissance, du moins le vit-il ainsi. Il s'identifie à elle et s'inscrit dans le projet de réparer l'injustice dont elle a été victime, en retrouvant la place à laquelle elle aspire.

Jacques va compenser la « chute » originelle en devenant un notable. Sa réussite sera une revanche. Elle permettra de réhabiliter une destinée marquée par l'abandon et la honte. Pour mieux ressembler à sa mère, Jacques se vit comme non désiré. Il pourra ainsi mieux inverser le cours des choses. On comprend mieux alors la

différence d'appréciation sur son enfance entre lui et ses frères : « Pour moi, je n'avais pas été désiré; pour mes frères, j'étais le chouchou de ma mère. »

Réussir sans trahir

Une autre raison l'empêche de voir ce statut d'enfant préféré : parce qu'il le met en rivalité avec son père et ses frères. On n'occupe pas impunément la place de l'enfant idéal. A vouloir sauver la mère de la honte, Jacques risque de commettre une faute impardonnable, détourner le père, rabaisser ses frères, usurper une place qui n'est pas la sienne. « Si je réussis trop, c'est comme si j'insulte mes frères. » On perçoit ici un amalgame entre les sentiments oedipiens qui agitent Jacques dans ses rapports avec son père et ses frères et l'interdit de la réussite sociale. Réussir, c'est un meurtre symbolique. Rendre publique cette réussite, c'est risquer de rendre public le désir de se débarrasser du père. Faute de pouvoir vivre l'ambivalence, c'est la réussite elle-même qui devient interdite. Ces turbulences oedipiennes seraient sans doute moins radicales et intenses si elles ne s'étaient sur un autre interdit fixé par son père : « Il ne faut pas faire l'intéressant », disait-il. Message intériorisé par Jacques qui vient alimenter son sentiment d'infériorité : « Je ne suis pas intéressant. »

L'ambivalence de Jacques entre réussite sociale et sentiments familiaux apparaît dans une autre anecdote : « Mon père était un garagiste et avait comme client un nobliau qui avait un château, des propriétés, un type assez puant. Il rentrait dans notre maison comme ça, tout à fait odieux, alors que ma mère était en robe de chambre. J'ai eu envie de tuer ce type qui rentrait comme ça chez les gens comme si c'était de la valetaille. » Loin de s'offusquer, sa mère plaisante et dévoile un aspect de sa personnalité que Jacques aura bien du mal à accepter. « Eh bien monsieur de la Garencière, dit-elle à ce nobliau, si j'avais été avec mon amant, vous m'auriez surprise ! » Cette scène illustre un autre aspect du collage entre les affects « amoureux » qui traversent les relations familiales et les affects « sociaux » qui traversent les relations sociales. Comme son père, Jacques partage la haine des nantis, le rejet de leur sans-gêne, la rage contre ces gens qui « ne se sont donné la peine que de naître ». Il prend conscience alors du mépris et de la colère qui l'habitaient vis-à-vis des « dirigeants », des « patrons ». En fait, il détesterait faire partie de cette caste, de cette famille-là. Il découvre que s'il a été licencié c'est peut-être aussi parce que, dans son for intérieur, il les rejetait. Que sa colère et son mépris étaient tellement forts, tout en restant inconscients, qu'ils devaient être perçus par ses interlocuteurs.

Les multiples facettes de la honte

Il découvre aussi que sa mère, derrière une apparence de femme de devoir, pouvait être attirée par ces nantis. Qu'ils sont aussi séduisants qu'enviables. L'amour et la haine, l'envie et le rejet, l'admiration et le mépris sont entremêlés. Autant de sentiments contradictoires qui arrivent mal à contenir l'immense honte qui habite Jacques. Cette honte a des facettes multiples. Honte face à la lâcheté de son père qui soi-disant méprise les nantis tout en les recevant avec obséquiosité dans son garage. Honte de voir sa mère plaisanter avec un nobliau sans-gêne dans un jeu de séduction trouble. Honte de désirer devenir lui-même un nanti, de faire partie de ce groupe qui a abandonné sa mère, méprisé son père, et qui l'a rejeté lui-même. La honte se propage par coulées successives, chaque couche venant renforcer les précédentes dans un ensemble complexe d'éléments qui s'organisent dans un système paradoxal : Jacques s'est construit dans un faisceau de contradictions qui se sont exacerbées au fur et à mesure de son ascension sociale. Comme Icare, au moment où il allait atteindre un sommet, il va chuter.

Jacques a voulu répondre à ces différentes injonctions. Comme il le dira à la fin du séminaire : « Je suis un cadre moyen qui se croyait supérieur. » Il s'est trouvé un bon travail, a réussi et a démontré que les « nantis » sont des salauds. Il est monté dans l'échelle sociale et il s'est fait « remettre à sa place ». Il a montré qu'il pouvait côtoyer les « châtelains ». Mais, comme sa mère, il se fait rejeter pour ne pas l'abandonner une seconde fois. Sa réussite était une trahison.

« Je ne faisais pas partie de cette famille »

Il ne s'agit pas pour autant de psychologiser l'enjeu. Jacques a aussi été licencié pour d'autres raisons que celles qui sont analysées ici. Il n'a pas « voulu » ça et il serait erroné de penser qu'il souhaitait ce qui est arrivé. Lorsque Jacques dit, à propos de son licenciement, « je ne faisais pas partie de cette famille », une autre lecture est aussi possible. On peut penser que dans une situation de pouvoir conflictuel, il a été la victime émissaire justement parce qu'il n'appartenait pas à ce milieu dirigeant. Connaissant mal les habitus de cet univers, il n'a pas su mettre en oeuvre les stratégies qui lui auraient permis de se sortir de ce guêpier. D'autant que les stratégies de classe sont ici très importantes. Lui, le cadre autodidacte, provincial, issu d'un milieu modeste, n'a pas pu résister aux logiques de pouvoir qui caractérisent les luttes pour arriver au sommet dans une entreprise. Dans sa révolte contre l'injustice dont il a été l'objet, sa position était légitime. Il ne faudrait donc pas réduire l'explication en ne recherchant le sens que dans son histoire personnelle. On est là à la rencontre entre des situations objectives, surdéterminées socialement, et la façon dont elles sont subjectivement vécues. Beaucoup de cadres sont confrontés à ces luttes de pouvoir. Il n'y avait rien d'inéluctable dans l'histoire de Jacques. Dans un autre contexte

économique, il aurait facilement retrouvé une place équivalente. Il n'est donc pas « responsable » de ce qui lui est arrivé, quand bien même il en a été l'acteur. Il y a une dialectique entre les situations auxquelles l'individu est confronté, ce qui lui arrive de l'extérieur, et les façons dont il réagit en fonction de sa vie « intérieure ».

L'analyse du Roman familial et trajectoire sociale permet de mieux comprendre ce mouvement dialectique et la façon dont Jacques a été acteur dans sa propre chute. Un événement postérieur donne un éclairage supplémentaire sur ce point. Après une première année de chômage, il retrouve un emploi dans une PME. Il la quittera de lui-même, s'estimant trop qualifié. Encore une fois, il se retrouve en rivalité avec la directrice qu'il trouve incompetente. La répétition indique ici cette part de subjectivité qui conduit un individu à produire sa propre histoire et parfois à susciter des situations d'échec. On peut penser que s'il n'avait pas été licencié et vécu trois ans de chômage, il ne se serait pas engagé dans un tel travail d'analyse sur lui-même pour comprendre les contradictions qui le traversent. Ce travail lui a permis de clarifier en quoi sa situation actuelle est l'aboutissement d'une histoire. Son récit permet de saisir la dynamique de ces « détours identitaires », entre identité socioprofessionnelle, identité familiale originaire, et identité personnelle.

Cela ne règle évidemment pas son problème de chômage. Cela lui permet seulement de comprendre « quelle pièce il a joué pendant trente ans », et en quoi il était habité par un profond sentiment d'illégitimité qui lui faisait se dire : « Je ne devrais pas être là. »

Quelque temps après, Jacques va retrouver un emploi qui lui plaît, dans lequel il touche un salaire deux fois moins élevé que celui qu'il recevait précédemment. « Mes frères semblent tout content que j'ai accepté ce travail », dira-t-il avec humour, en ajoutant : « Aujourd'hui, ma confiance en moi est de plus en plus présente, je m'approprie ce qui vient de moi et je me "décolle" de ce qui ne m'appartient pas. »

NOTES

1 . J. Jondeau, « craquer l'impérialisme des théories psychologiques », Le Groupe familial, n° 96, juillet 1982.

2 . P. Bourdieu, Le Sens pratique, Minuit, 1980.

VINCENT DE GAULEJAC

Professeur de sociologie à l'université Paris-VII-Denis-Diderot, directeur du Laboratoire de changement social.